

Regina Parra entre songe et mystère à Genève

L'artiste brésilienne à l'affiche chez Mighela Shama aux Eaux-Vives explore le désir féminin et son inconscient comme jamais.

Regina Parra a ce je-ne-sais-quoi qui vous met d'emblée dans un état de confiance et d'envie de confidences. La délicieuse artiste pluridisciplinaire est à l'affiche jusqu'au 18 octobre chez Mighela Shama à Genève. Pour son premier solo show en Suisse, la jeune femme dévoile neuf huiles sur toile réalisées pour l'occasion. Il faut savoir que Parra, originaire de São Paulo mais dont le studio est à New York depuis quelques années, est une passionnée. De quoi? De ses racines, de son pays, de sa religion, le candomblé, mais aussi de tragédie grecque. Elle a commencé sa carrière auprès du grand metteur en scène Antunes Filho et ce lien envers les arts vivants imprègne toujours son travail. Regina Parra s'intéresse au corps de la femme en tant que lieu d'affirmation. Ici, la résistance joue avec l'érotisme. Prenant.

Pourquoi avoir intitulé votre exposition «I dream of rivers with a hundred mouths»?

Il s'agit d'un récit envoûtant de déesses ancestrales. Je suis très inspirée par les bacchantes, ces femmes qui adoraient Dionysos, le dieu du théâtre, de la danse, de la musique et du vin. Le titre de l'exposition est directement tiré de la pièce d'Euripide. Les bacchantes se dirigeaient vers le sommet de la montagne dans un état d'extase très libérateur. Je vais d'ailleurs exposer un texte de Maurice de Guérin, ce peintre français du XVIII^e siècle qui propose sa vision des bacchantes très empreinte par la nature.

Les fruits aussi sont très présents dans vos toiles, à l'instar d'offrandes. Comment les choisissez-vous?

Les rituels d'offrandes sont aussi omniprésents chez les bacchantes et dans la mythologie brésilienne! En particulier, dans le candomblé qui est ma religion. Je dirais que les fruits pour moi sont symboles de sensualité, de chair. Je les aime mûrs et juteux. J'aime qu'ils se touchent, je les asperge de lait, je les pose sur du velours. Lorsque nous avons commencé nos discussions avec Mighela Shama, j'étais dans le Maine, en plein hiver, et il n'y avait pas de fruits. J'ai dû en faire livrer de Californie, mais ils sont arrivés en très mauvais état.



L'artiste brésilienne Regina Parra chez Mighela Shama.

Ce fut compliqué, mais j'y suis arrivée.

Pourquoi tant de pigment rouge sur votre travail?

Je crois que c'est une couleur que j'ai en quelque sorte adoptée et dès que j'essaie de m'en éloigner, elle revient d'une manière ou d'une autre. Le rouge, c'est aussi un état d'inflammation, d'excitation qui peut être aussi dérangeant que grisant. La fièvre de l'excitation, l'enivrement.

Il y a toute cette série de toiles sur lesquelles votre visage apparaît partiellement. Comment expliquez-vous ce choix?

J'ai pourtant essayé de travailler avec une poupée ou sans visage du tout, mais cela ne jouait pas. C'était comme si le corps était fragmenté. Je ne cherche pas forcément à ce que l'on me reconnaisse, mais la femme doit être là. Moi ou une autre.

Parlez-nous de votre processus créatif. Comment une œuvre prend-elle forme?

Je conserve de nombreuses images et textes dans mon studio, puis je pars à la recherche d'un vêtement pour ma mise en scène. Ici, une robe. Une fois que j'ai tout réuni, je me mets en scène et je me filme, seule, pendant plusieurs heures. Je teste des positions, des sensations. J'investigue mon corps. Puis je visionne plusieurs fois en choisissant des morceaux qui deviendront des toiles.

Qu'aimeriez-vous que le spectateur retienne?

J'aimerais que mes œuvres génèrent une émotion, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Que les gens adorent ou détestent, peu importe, mais qu'ils soient affectés par ce qu'ils ont vu.

Carole Kittner